

François Maurin

Lettre sur le tacot

Avant la ligne du portail, du côté où tu es Grange, il y a cette tache jaune qui crève les yeux. C'est de l'or. Mais sans en appeler aux pissotières en or massif promises par Lénine au prolétariat après l'instauration du communisme, d'où tu es on voit du jaune partout.

Au-delà de la ligne du portail, de hauts platanes dessinent au-dessus de la route, une cathédrale qui s'en va à l'infini. Au bout d'un kilomètre, l'étang passe le cou par la portière de la voiture, dans un tourbillon de roseaux. Un carré de vignes gicle sur le capot. Tu as juste le temps d'apercevoir Rimbaud, Baudelaire et peut-être Proust, assis à deviser à l'ombre portée des lances de la roselière.

La tache jaune c'est ton tacot, Grange. Un tacot jaune qui n'est pas une vieille Citron. Un quatre cylindres culbuté qui ronronne sous le capot. 300.000 kilomètres avoués au compteur. Un joli ruban jaune de kilomètres déroulés, étiré sous le ciel bleu.

Ta tignasse, Grange, aussi est jaune, et, je le sais, jusque dans le petit détail. On peut se demander pourquoi, avec tant de jaune, il t'en faut encore du jaune. Tu pourrais aussi bien vouloir du bleu. Quel bleu n'est pas dans le ciel de tes désirs ?

Ils y sont tous et notamment ce hibou bleu nommé Sodome qui aime t'apparaître aussi sous les traits d'un prince dans la force de l'âge. Ensemble vous vous êtes usé les flancs. Ma face visible, contre ta face cachée, ton dessus contre mon dessous, dans un sens dans l'autre, et voilà... Quand lui et toi vous en êtes arrivés à la transparence, quand lui et toi vous en êtes arrivés à la couleur même du ciel, vous vous êtes quittés...

Soit. Aimer les hommes apprend à faire plusieurs choses à la fois. À aimer les femmes, par exemple. Un art pas donné à tout le monde. Un art fait d'arrangements comiques, qui s'aplatissent onctueusement autour de soi, parallèles à la forteresse de l'horizon.

Mais revenons à la couleur jaune.

Et à l'herbe jaune, bruissante de respirations savoureuses, autour de ton tacot. Le beau miroir ondule vers la perspective des platanes, et plus loin vers les Blanches Falaises. C'est jour d'affluence, là-haut. Entre nuages on exhibe ses aptitudes au décollage en chandelle, on s'emploie à faire manger son chapeau au voisin... Autant dire à lui enlever le U au nUage tout en lui en tournant le N. Pour en faire un ange, pardi!...

Ça donne à peu près ça :

- Marcel, on peut pas dire que tu aies l'air fin...
- Tu l'as vu le tien, d'air, face de libellule enceinte ?
- Ça passera... juste avec un peu de graisse de cigale...
- Et pourquoi pas en mettant de l'eau à tremper, hein ?

Oui, alors... l'herbe jaune... et ton tacot posé sur ce miroir qui ondule... Autant dire le monde scellé dans une grande bulle. Ou dans une grande boule de cuivre.

Au-dessus du tacot qui réchauffe son petit moteur culbuté, chemisé fonte, la vision peu à peu s'emplit des grands pins parasols. Leurs larges frondaisons, peignées par les doigts du vent, amassent des ombres sur les trois quarts de l'image. Un rayon de lumière, comme il en tombe des rosaces sur le pavé des églises, fouille le vitrail ténébreux formé par l'amoncellement des branches et blanchit en poussière macabre ses

motifs décharnés.

Au bord de l'image, un petit garçon rampe sur l'herbe. Il avance son doigt, à la lisière du rayon, pour le toucher, mais chaque fois le rayon recule. À la fin le petit garçon se contente d'avancer son doigt un peu au-dessus, sans appuyer. Comme ça le rayon a le temps de danser par dessous.

N'est-ce pas la preuve que la couleur se cache derrière les lignes, et non l'inverse ? Ce n'est qu'après, lorsque tu es tellement habitué aux lignes que tu ne les vois plus, que la couleur prend le dessus.

Un instant...

Imagine, un, qu'au-delà du capot de ton petit tacot jaune, à travers les pointes des fétuques qui ondulent faiblement sous la brise, apparaisse une petite micheline, en attente de départ, sur un quai de gare, entre des trains immenses et noirs.

De rares voyageurs s'y installent comme dans une maison de poupée. Des porteurs en rouflaquettes entreposent leurs bagages avec un soin zélé. La micheline répand par ses fenêtres une lumière jaune citron sur le rectangle de quai qu'elle borde. Avant de lever son signal de départ le chef de gare se hisse plusieurs fois sur la pointe des pieds. Par-dessus le tintouin des grands rapides, on entend le craquement des semelles de cuir. Enfin la minuscule micheline s'en va. Le quai illuminé trotte à côté d'elle, puis prend ses jambes brillantes à son cou, jusqu'à ce que la lanterne rouge de queue envoie tout ce beau monde par le fond du tunnel.

Imagine, deux, des carrioles fermées peintes en rouge, en jaune, en bleu, en violet. Chaque carriole glisse sur la neige et ne regarde devant elle que par une petite vitre, au dessous de laquelle deux trous laissent passage aux rênes du cheval.

Dans chaque carriole une bougie distille un peu de lumière, un poêle à bois, pas plus gros qu'une marmite, ronfle sur le plancher couvert de paille. Soudain une carriole se renverse. Par ses flancs crevés le petit poêle bousillé vomit tous ses rondins brûlants pour éclater d'un grand rire de flammes.

Un instant...

Tu ouvres la porte de ton tacot jaune, et tu t'enfonces dans l'herbe jaune, puis dans le rayon de lumière sous les grands arbres, et là tu mets tes lunettes de skieur, des lunettes aux verres jaunes... Et comme ça tu cours après la carriole sur la neige et pan! tu prends dans la figure le rire jaune du feu sur la neige, et puis tu cours après la petite micheline jaune citron, et, pan! tu reçois dans la figure le boulet de la lanterne rouge de la micheline et tu te retrouves catapulté de l'autre côté de la ligne du portail, dans la perspective immense des platanes...

Si tu joues la ligne contre la couleur, alors tu commences par le rire du feu et le coup de la lanterne rouge. Autrement dit tu commences par la fin. Tu laisses la ligne passer la corde au cou de la couleur, avant même qu'elle ait pu sourire.

Si tu joues la couleur contre la ligne, tu te laisses tout le temps de faire. Toutes les michelines, toutes les carrioles, tous les tacots en conviendront. Alors, qu'est-ce que tu décides maintenant ? Tu restes dans ton petit tacot où bien tu en descends ?...

En vérité tu ne bouges guère.

Tu te demandes plutôt si tu n'inviterais pas l'Américain Walt Whitman à prendre place, à la trouée des grands platanes, à un kilomètre au-delà du portail, entre les trois compères, Rimbaud, Baudelaire et peut-être Proust.